



## LES SOCIÉTÉS ET LES CULTURES ANCIENNES

Polynésie orientale

Bien que les îles tropicales de la Polynésie orientale, en particulier les atolls, soient plus pauvres en flore et faune, terrestres et marines, que l’ouest du Pacifique, les immigrants polynésiens y ont trouvé en arrivant de nombreuses espèces sauvages qui pouvaient répondre, au moins en partie, à leurs besoins: produits de la pêche, oiseaux marins et terrestres, bois pour les constructions ou la sculpture, et quelques végétaux vivriers. Tous les auteurs ne s’accordent pas sur l’identité et le nombre des plantes qui s’étaient établies spontanément sur les îlots des Tuamotu et aux différents étages de végétation des îles hautes, mais il est probable qu’une grande partie de la flore actuelle des montagnes ou des atolls était déjà installée. Ajoutées aux espèces végétales et animales que les immigrants avaient apportées avec eux, les espèces indigènes offraient une panoplie, peu variée mais sans doute abondante, de ressources, si l’on en croit les descriptions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui évoquent volontiers un âge d’abondance et un aménagement de l’espace très proche de l’état de nature.

Polynésie occidentale

### L’EXPLOITATION DES RESSOURCES

Polynésie orientale

Les meilleures plantes alimentaires, comme l’arbre à pain, le taro, l’igname, la patate douce, le bananier, le *fe’i* (*Musa troglodytarum*), la canne à sucre, ont certainement été introduites par les Polynésiens à des dates qui ne sont pas encore connues avec précision. Ce sont aussi les hommes qui ont apporté sur leurs pirogues de voyage les seuls mammifères connus au moment de l’arrivée des Européens dans ces îles: le chien, le cochon et le rat. À ces animaux, il faut ajouter les poulets destinés à la consommation domestique et les coqs de combat. Les plumes de coq étaient parfois utilisées à des fins ornementales.

Polynésie occidentale

Polynésie orientale

#### L’ÉLEVAGE

L’élevage des animaux domestiques s’est répandu dans la plupart des îles, mais le chien a disparu très tôt des îles Marquises, probablement à la suite de sa surconsommation, en période de famine notamment. Il n’est pas sûr qu’il soit jamais arrivé jusqu’à Mangareva.

Le cochon avait une très grande importance dans la vie sociale et religieuse des anciens Polynésiens. Offert au cours d’échanges de dons ou en paiement de divers services, il constituait un met de choix pour les chefs, les prêtres et les visiteurs de marque. Sacrifiés en abondance et cuits au four polynésien, au moment des grandes fêtes saisonnières ou pour quelques événements familiaux, les porcs pouvaient être consommés par tous les hommes mais, à quelques exceptions près, pas par les femmes ni par les enfants. Dans les lieux cérémoniels, les chefs ou les prêtres disposaient les animaux sur les plates-formes en bois dressées dans la cour du *marae*, et les présentaient en offrandes aux esprits des dieux et des ancêtres divinisés.

Les poulets, surtout des coqs blancs, étaient parfois sacrifiés en offrande dans le *marae*, parmi d’autres comestibles, mais il n’en est guère fait mention, pas plus que des œufs, comme moyens de subsistance habituels. Le rat était chassé par mesure de protection et il paraît peu probable qu’il ait servi de nourriture, même en période de disette.

L’élevage se pratiquait en semi-liberté. Les cochons étaient parfois parqués dans des fosses ou dans des enclos spéciaux, comme aux îles Australes, mais beaucoup d’entre eux divaguaient, ce qui obligeait les habitants à clôturer les cultures fragiles et les espaces d’habitation (îles de la Société), ou à surélever les maisons (Marquises). Dans les îles hautes et surtout à Tahiti, de nombreux cochons domestiques sont retournés à la vie sauvage au cours des siècles, en conservant, sauf en cas de métissage, les caractères physiques des premières races introduites.

#### LA CHASSE

La rareté de la faune limitait la chasse à celle des cochons réfugiés dans les hautes vallées et à celle de l’avifaune, surtout marine, qui se pratiquait à l’aide de bâtons de jet ou avec de la glu. À ces ressources, il faut ajouter le ramassage périodique, sur certains îlots inhabités, des œufs d’oiseaux de mer. Des animaux sauvages, surtout des oiseaux comme l’aigrette sacrée des récifs (*’otu’u*) ou le héron (*’ao*), étaient protégés par conviction religieuse. Les espèces ainsi respectées variaient suivant les îles ou les familles. De nos jours, surtout aux Tuamotu, des oiseaux de mer, mais aussi des requins ou des tortues, sont quelquefois apprivoisés. Il est difficile de savoir si les Polynésiens d’autrefois élevaient, parfois, les animaux qu’ils vénéraient, mais dans le *marae* des Tu, à Pare, il y avait un bassin d’eau de mer avec une tortue vivante.

#### LA PÊCHE

La pêche sous toutes ses formes avait plus d’importance que la chasse, à la fois comme source de nourriture et comme exploit sportif lorsqu’il s’agissait de prendre à l’hameçon des thons ou des requins.

Le souci de respecter l’équilibre des écosystèmes, ainsi qu’une remarquable connaissance de l’environnement naturel et des mouvements de la faune, en relation avec les changements saisonniers, marins ou terrestres, avaient donné naissance à des techniques simples, mais efficaces, de maîtrise des milieux aquatiques dont certaines s’apparentaient presque à de l’élevage: interdits périodiques de pêche dans certaines zones, pêches saisonnières sur les “trous à thons”, systèmes compliqués d’amorce du poisson en fonction des vents et des courants, rabattage des bancs de poissons vers des pièges végétaux ou lithiques, parcs et viviers, nourrissage épisodique des crevettes d’eau douce, ou chevrettes, etc. Certaines de ces techniques, comme les pièges et les parcs en pierres, ont laissé des vestiges encore visibles dans les régions côtières qui n’ont pas été trop perturbées (par exemple à Maeva, dans l’île de Huahine, et dans les atolls des Tuamotu). On trouve aussi dans les sites archéologiques de nombreux engins de pêche.

Polynésie orientale

#### LES PRODUITS DE LA TERRE

L’agriculture traditionnelle a laissé des vestiges comme les terrasses, les murs de soutènement ou les conduits d’irrigation, mais ces aménagements sont plus difficiles à distinguer dans un environnement archéologique où de nombreuses structures, souvent effondrées ou très détériorées, ne donnent pas de preuves suffisantes à l’interprétation. Les données historiques peuvent fournir quelques renseignements sur l’organisation des cultures, mais elles sont assez rares et généralement trop imprécises.

Cook, dès son premier voyage à Tahiti, avait noté que les plaines côtières étaient très étroites. “Le sol y est riche et fertile et presque partout bien fourni en arbres fruitiers et en petites plantations. De nombreux ruisseaux, à l’eau excellente, venant des collines proches, les arrosent convenablement. C’est sur ces terres basses que vivent la plupart des habitants; ils ne sont pas groupés en villes ou en villages, mais dispersés tout autour de l’île. Les sommets de la plupart des crêtes et des montagnes sont dénudés, comme s’ils étaient brûlés par le soleil, cependant certaines parties d’entre eux ne sont pas dépourvues de productions et beaucoup de vallées sont cultivées et habitées”.

King, à son troisième voyage, s’émerveillait de la richesse des populations établies dans la plaine de la Vaitepiha, près de Tautira, dans la presqu’île de Tahiti. “La riche plaine côtière était couverte des productions vivrières des habitants; les arbres à pain occupaient toute la plaine, au-dessous, poussaient les bananiers et le sol était planté de mûriers à papier (les seules marques de soins culturaux se trouvent dans ces espaces qui sont désherbés et débarrassés des pierres) et d’autres végétaux à tubercules”. Comme la plupart des observateurs européens, King fut frappé de ne pas trouver de plantations régulières, divisées par des haies bien nettes ou de bonnes routes. Dans la plaine de la Vaitepiha, le sol était marécageux et les sentiers glissants de boue; quant aux plantations, elles donnaient une impression de confusion.

À la même époque, les découvreurs espagnols avaient noté que les Tahitiens cultivaient des taro et deux ou trois variétés de patates douces. “Les terrains qui se trouvent à proximité de la côte sont assez caillouteux et il n’y a pas beaucoup de terre arable. Aussi, les habitants éprouvent-ils le besoin d’enlever les pierres et de s’en servir pour soutenir des parcelles de terre irrégulières qui se trouvent au-dessus de la surface du sol, à un mètre ou plus de hauteur. C’est là qu’ils installent leurs pépinières. Ils creusent des fossés le long de ces terrasses pour recueillir l’excédent des eaux pluviales, mais aussi pour marquer les limites des terrains appartenant à différentes personnes.” (ANDIA Y VARELA -1839, voyage de 1774-1775).

Selon Ellis (1829) un soin particulier était apporté à la culture du taro, qui se faisait surtout dans les endroits humides et marécageux. Parfois, les habitants construisaient des barrages en pierres à travers un ruisseau pour élever le niveau de l’eau qui venait irriguer les plantations de taro (FORSTER -1777). L’igname était aussi cultivée avec beaucoup d’attention, bien qu’en quantités assez réduites. On choisissait pour sa culture les versants et les rares fonds ensoleillés des vallées. On nivelait un certain nombre de petites terrasses, puis on les recouvrait d’un mélange de terre riche et de feuilles pourries. La patate douce était plantée sur des ados ou des monticules de bonne terre (ELLIS -1829).

Les plantations de mûriers à papier (*Broussonetia papyrifera*), qui servaient à fabriquer les meilleures étoffes d’écorce battue, étaient aussi entretenues avec soin: plantés en lignes dans des tranchées, les jeunes arbustes étaient souvent protégés des dépradations par des murs ou des fossés. Le *kava* ou *’ava* (*Piper methysticum*), un poivrier dont les racines servaient à préparer une boisson enivrante, était cultivé de la même manière, parfois en planches bien régulières entourées de clôtures en bambous ou d’un fossé (FORSTER -1778).

Les auteurs ne sont pas tous d’accord sur les soins qui étaient donnés à chaque type de culture. Pour certains, les cocotiers et les arbres à pain poussaient spontanément, pour d’autres, ils étaient plantés; les frontières entre culture et cueillette restaient floues, et dépendaient probablement des lieux, des personnes et des époques.

Les véritables plantes de cueillette comme les *fe’i*, les *mape* (*Inocarpus fagiferus*), les *re’a* (*curcuma* sp.), les *ti* (*Cordyline terminalis*) et les autres végétaux sauvages comestibles n’étaient peut-être pas toujours entièrement spontanés, mais pouvaient en certaines occasions être disséminés par l’homme, même si ils poussaient dans la montagne ou dans des endroits peu accessibles. L’état des cultures et la consommation de végétaux sauvages dépendaient des circonstances: guerres pendant lesquelles les récoltes étaient pillées ou détruites; famines, exils, fuites après des vols, etc. À fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines zones côtières n’étaient plus cultivées; les plantations avaient reculé parfois loin dans les vallées, à cause des razzias effectuées autour de Tahiti, au moment des fêtes, par les classes dirigeantes.

Les plantes étaient aussi utilisées à des fins religieuses. Pour favoriser les récoltes futures, ceux qui cultivaient la terre en offraient les prémices à leurs supérieurs, qui les transmettaient au chef (*ari’i arioe*) dont ils dépendaient, ainsi qu’aux prêtres qui les exposaient au *marae* à l’intention des dieux. On ne sait pas quels étaient les critères de choix pour ces offrandes et si certaines variétés étaient privilégiées, mais il est connu que certains végétaux sacrés étaient plantés près des *marae*, en particulier le *tamanu* ou *’ati* (*Calophyllum inophyllum*), le *miro* (*Thespesia populnea*), le

*pua veoveo* (*Casuarina religiosa*), le *pua* (*Fragraea berteriana*) et l*’aito* (*Casuarina*) (FORSTER -1777). La plantation de ces arbres n’avait pas pour seuls motifs la contemplation ou le désir de placer des reposoirs temporaires pour les dieux. C’est avec leur bois que des artisans spécialisés fabriquaient les pirogues sacrées, les plates-formes d’offrandes, les sculptures anthropomorphes (*ti’i*), les représentations du dieu ‘Oro, ainsi que les plus beaux objets appartenant aux chefs: grands plats à quatre pieds, manches de chasse-mouches, appui-têtes, etc.

### L’AMÉNAGEMENT DE L’ESPACE

#### L’HABITAT

Jusqu’à une époque récente, l’habitat moderne de Tahiti était concentré sur les plaines côtières. Il a fallu la redécouverte de sites importants dans les vallées de la Vahitepiha et de la Papenoo (ainsi que ceux de la vallée d’Opunohu, à Moorea) pour s’apercevoir que l’intérieur des îles hautes était encore très habité à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, la plupart des auteurs anciens ont signalé cette particularité, même si  peu d’entre eux s’éloignaient des côtes.

Les premiers voyageurs européens avaient remarqué qu’en arrière de la baie de Matavai, où ils avaient pris l’habitude d’ancrer leurs navires, les vallées étaient assez densément peuplées et cultivées. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle la belle vallée de la Papenoo abondait en ressources vivrières jusqu’à une hauteur considérable et elle était habitée (WILSON -1799). Une population assez nombreuse occupait les bords du lac Vaihiria et disposait en abondance de toutes sortes de provisions. En l’absence d’arbres à pain, les habitants se nourrissaient surtout de *fe’i* de montagne. C’est là aussi qu’ils fabriquaient de grandes quantités de *tapa* de couleur grisâtre, très appréciés des populations de la plaine. Pour faire ces étoffes, ils battaient l’écorce des banyans de montagne ou *’ora* (*Ficus prolixa*).

Les recherches archéologiques menées actuellement montrent que, sur le versant de la Papenoo, les arbres à pain et les taro ont été cultivés à proximité des zones d’habitation jusqu’au cœur de l’île. La présence des *arioi*, sortes de communautés de la jeunesse aristocratique, dans ces zones si éloignées des côtes paraît très probable. Ceux-ci constituaient presque des villages dans la montagne, d’où ils descendaient pour participer aux fêtes saisonnières et aux cérémonies qui marquaient les rites de passage, dans les plus hauts rangs de la société tahitienne (naissances, investiture d’un jeune chef, funérailles...). Lieux d’initiation des jeunes *ari’i* (nobles) et de ceux qui, dans des conditions spéciales, étaient admis parmi eux, terrains d’exercices sportifs et guerriers, places de danse et de jeux divers, mais aussi centres d’artisanat importants, ces endroits sont encore matérialisés par des structures religieuses nombreuses, des plates-formes d’archers et des terrasses d’habitation, vestiges des grandes maisons où vivaient les *arioi*. L’un des sites de la haute Maroto, en particulier, où sont associées la présence de grottes dans les environs immédiats et celle de pétroglyphes dont certains motifs correspondent aux tatouages des *arioi*, a bien pu être un lieu de rencontre et d’habitat pour les membres de cette “société”. La haute vallée de la Papenoo fut aussi un lieu de refuge en période de guerre et pour de nombreux exclus vivant soit en ermites, soit en collectivité. Dans les années 1820, les *tutae’auri*, de jeunes *ari’i* et *arioi*, révoltés contre l’enseignement des missionnaires, puis un peu plus tard, les *mamaia*, ces réfractaires qui tentèrent de diffuser une nouvelle religion synchrétique associant d’anciennes traditions à leur interprétation du christianisme, trouvèrent refuge dans ces montagnes. Mais la présence épisodique de ces différents transfuges n’explique probablement pas l’abondance et l’élaboration des structures et des installations humaines diverses qui témoignent plutôt de l’existence d’une société vivante et en pleine activité, et qui sont certainement plus anciennes.

Polynésie orientale

#### LES DIVISIONS TERRITORIALES

L’île de Tahiti, de même sans doute que toutes les autres îles, était divisée en grands districts (*fenua*) placés sous le contrôle et la juridiction d’un chef en titre appartenant, en principe, aux familles du rang le plus élevé (aînés d’une branche aînée). Chaque district comprenait des divisions territoriales et sociales (*patu* et *mataeina*). Un *mataeina* correspondait à un lignage (ou *ati*) se référant à un ancêtre commun et occupant une portion de territoire dont la propriété était fixée par la possession d’un *marae* qui était le centre religieux où étaient invoqués les dieux et les ancêtres plus ou moins divinisés du groupe. Plusieurs *mataeina* pouvaient dépendre d’un chef secondaire, ou *ari’i*, intermédiaire entre les *ari’i* principaux et les propriétaires fonciers (*ra’atira*) ou les usufruitiers des terres cultivées.

Selon les traditions, les *ari’i* les plus importants se réservaient certains caps ou promontoires côtiers, les grandes baies, avec les parties du lagon, les plaines côtières, les vallées et les collines qui leur étaient contiguës. Les espaces d’habitat de chaque famille étendue comprenaient plusieurs maisons à fonctions diverses, des cultures vivrières, des plantes utiles pour l’artisanat ou les activités religieuses et des arbustes décoratifs, comme l’hibiscus et le *Gardenia tahitensis*. Les sources, la proximité des cours d’eau, étaient recherchées pour la boisson, l’hygiène corporelle et l’irrigation éventuelle des cultures. Les habitations étaient souvent construites au confluent de deux ruisseaux, au-dessus des zones inondables.

La densité de l’habitat variait suivant les districts. Elle dépendait, au moins en partie, des conditions géographiques: profondeur de la plaine côtière, largeur des vallées, présence d’eau douce, proximité des passes, pentes plus ou moins accentuées des premières collines.

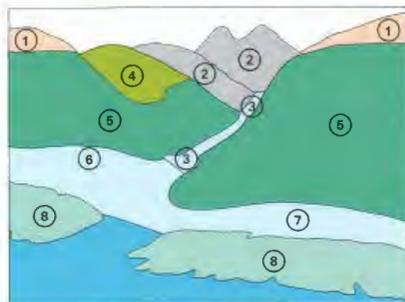
#### LES RÉSEAUX DE CIRCULATION

En principe, les unités d’habitation étaient suffisamment dispersées pour ne pas constituer de véritables villages, mais assez proches pour former des groupes territoriaux. Dans la plaine de la Vaitepiha, les maisons étaient nombreuses et rapprochées, ainsi que dans les autres grandes vallées, comme celles de la Punaruu et de la Papenoo. La côte ouest surtout, mais aussi la côte est jusqu’à Hitiaa, étaient très peuplées; on sait maintenant que les bords de la Papenoo et de ses affluents étaient assez densément habités et que toutes les formes d’activités humaines y étaient représentées, même à une grande distance de la côte.

REPRÉSENTATION THÉORIQUE D'UNE CHEFFERIE - TE FENUA FARIU HAU - AUX ÎLES DE LA SOCIÉTÉ



Dessin de Dave RANEY, HONOLULU



- ① TE MATA'EINA'A – le district (unité territoriale et sociale) ; TE ARII – le chef principal
- ② TE MOUA – la montagne
- ③ TE FA'A – la vallée ; TE PEHO – la vallée supérieure
- ④ TE'AIVI – la colline
- ⑤ Zones contrôlées par l'ARII : Propriétés des I'ATOAI, RA'ATIRA, TO'OFA (titres de noblesse)
- ⑥ TE'O'O'A – la baie
- ⑦ TE TAIROTO – le lagon
- ⑧ TE A'AU – le récif extérieur
- ⑨ TE'OUTU – la pointe, le promontoire
- ⑩ TE AVAAVA – le chenal entre les pâtés de coraux TO'A
- ⑪ TE MITI – l'eau salée (pour la cuisine)

- ⑫ TE AVA – la passe
- ⑬ « TUATAMIRO » – endroit pour le sport « HORUE »
- ⑭ TE APO'O'A'AHU – la fosse en eau trouble pour la pêche des thons
- ⑮ TE MOANA – l'océan
- ⑯ TE VA'A – la pirogue
- ⑰ TE TU'URA'A ORARE – la pêcherie au grand filet
- ⑱ TE ANAVAI – la rivière
- ⑲ TE VAI PUNA – la source
- ⑳ TE ROTO – l'étang
- ㉑ TE FARE MANIHINI – le lieu de réunion et de danses
- ㉒ TE FARE POTE'E – la maison ovale (du chef)

- ㉓ Plate-forme de tir à l'arc
- ㉔ MARAE – lieu de culte territorial
- ㉕ 'UMARA – patates douces ; UFI – ignames
- ㉖ Unité d'habitation et terrasses de culture
- ㉗ Cultures humides : taros, 'AVA
- ㉘ Cultures vivrières ou fragiles : cocotiers, arbres à pain, canne à sucre, bananiers, mûriers à papier...
- ㉙ Cultures de bas de pentes : 'UMARA – patates douces ; UFI – ignames
- ㉚ Plantes de cueillette : FE'I, 'AP, HOI, TEVE, Bambous ; Plantes aromatiques (pour MONOI) et médicinales ; Plantes tinctoriales (MATI) ...

Dans la propriété d'une famille de chef, chacun des éléments du cadre de vie était désigné par un nom propre, de la montagne au récif et jusqu'à certaines parties de la haute mer en passant par les pâtés de coraux et les pirogues

Des chemins débroussaillés et herbeux permettaient de circuler facilement ; ils étaient parfois empierrés et, dans les endroits escarpés, quelques marches taillées dans la terre ou le rocher facilitaient le passage.

Les districts étaient séparés par des frontières naturelles, une rivière, un éperon rocheux, mais parfois aussi par une grande pierre dressée qui en marquait la limite (WILSON -1799). Les propriétés des chefs et des *ra'atira* étaient signalées par des sculptures en bois ou en pierre.

L'histoire et l'ethnologie n'apportent pas de réponses à toutes les questions. Des activités humaines, dont les détails sont peu connus, ont parfois laissé des vestiges très bien conservés. Le cas le plus typique est celui des plates-formes pour le tir à l'arc, dont de très beaux exemples se trouvent dans les hautes vallées de la Papenoo et de la Maroto. Les connaissances sur les structures à fonction religieuse se sont beaucoup enrichies des découvertes archéologiques. Les travaux menés dans le centre de l'île vont certainement contribuer à mieux nous faire comprendre comment les Tahitiens organisaient l'espace avant le XIX<sup>e</sup> siècle.

## LES CULTURES MATÉRIELLES

Peut-être plus encore autrefois qu'aujourd'hui, la Polynésie entière formait un ensemble culturel assez homogène : les langues parlées y étaient proches les unes des autres, ainsi que les croyances religieuses et la vie matérielle. Tous les Polynésiens avaient à leur disposition les mêmes matières premières empruntées à leur environnement naturel, maritime et terrestre, pour fabriquer ce qui leur était nécessaire. C'est probablement au cours de plus d'un millénaire que les différents groupes se sont peu à peu distingués les uns des autres par les choix qu'ils ont effectué à l'intérieur de milieux semblables et par des styles qui leur sont devenus particuliers et leur ont permis de se reconnaître comme des groupes ayant une identité propre.

#### LES GROUPES CULTURELS

Les informations fournies par les recherches archéologiques concordent avec les observations laissées par les navigateurs européens du XVIII<sup>e</sup> siècle : il existait une grande homogénéité culturelle à l'intérieur de chaque île ou même de chaque archipel. Il faut noter cependant que les îles basses étaient plus pauvres en végétaux. On n'y trouvait pas non plus le basalte qui, sur les îles hautes, servait à façonner la plupart des outils. En revanche, les atolls se distinguaient par l'abondance des huîtres nacrées et des oiseaux de mer aux plumes précieuses. Ces différences dans les ressources étaient en partie compensées par des échanges interinsulaires, mais nous avons fort peu de renseignements sur ces relations de type rituel ou commercial.

#### L'HABITATION

**Aux îles Marquises**, les maisons étaient souvent construites sur de hautes terrasses constituées de gros blocs de pierres volcaniques et connues sous le nom de *paepae*. Elles étaient rectangulaires, avec une toiture dont la pente arrière descendait jusqu'au sol de la terrasse. Les poteaux qui supportaient la charpente à l'intérieur de la maison étaient quelquefois sculptés. **Aux îles de la Société**, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'existait pas de véritables villages, mais une famille étendue pouvait occuper une unité d'habitation avec une maison pour dormir, une autre pour faire la cuisine et quelques abris annexes. Les *fare pote'e*, de grandes demeures aux extrémités arrondies, abritaient surtout les chefs et les grands prêtres. Elles servaient aussi de lieux d'accueil et de réunion. Les maisons plus modestes avaient une forme rectangulaire. Les toitures étaient faites avec des feuilles de pandanus repliées côte à côte ou des palmes de cocotier tressées. **Aux îles Australes**, d'après James Morrison, second maître à bord de la " Bounty ", les maisons étaient de forme ovale, longues de 12 à 24 mètres et ressemblaient de loin à une longue meule de foin. Leur toit descendait jusqu'au sol, derrière la maison mais aussi sur les côtés. Le devant était fermé par des pièces de bois sculptées et peintes en rouge, dont seuls quelques panneaux ornés de motifs géométriques ont résisté au temps.

#### LES OUTILS

✧ **Les herminettes**, aux dimensions variant de quelques centimètres à une quarantaine de centimètres de longueur, étaient des outils très fréquemment utilisés et aux multiples fonctions. Le plus souvent elles comportent une lame avec un épaulement au-dessus du talon qui a été façonné et rétréci en "tenon" pour faciliter sa fixation sur un manche de bois. Il existe quelques formes d'herminettes communes à tous les archipels de Polynésie orientale, surtout parmi les plus archaïques trouvées à peu d'exemplaires. Si l'on excepte ces modèles, il est possible de distinguer, parmi les herminettes classiques, des types correspondant à chaque archipel.

- **Aux îles Marquises**, les herminettes avec un rétrécissement de talon sont les plus nombreuses, et les sections transversales sont le plus souvent triangulaires ou trapézoïdales.

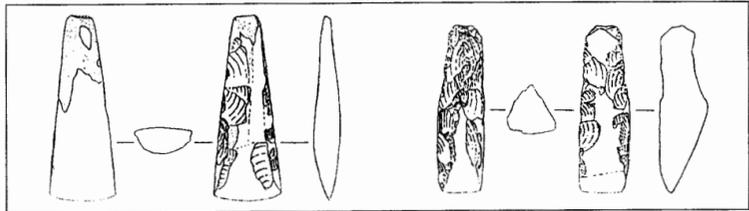


Fig. 1: Herminettes marquisiennes de section trapézoïdale et de section triangulaire droite à tenon différencié: profil et coupe (d'après Ottino, 1985)

- **Aux îles de la Société**, les herminettes classiques sont reconnaissables à leur aspect régulier et symétrique. La section transversale la plus fréquente forme un triangle.

- **Aux îles Australes**, elles ont une morphologie proche de celle des outils tahitiens, mais sont souvent façonnées dans des blocs de corail.

- **Aux Tuamotu** et surtout dans les atolls de l'Est, on utilisait principalement des coquillages (bénéitiers, casques ou nacres) pour façonner herminettes et ciseaux aux formes un peu irrégulières.

✧ **Le pilon** de pierre, ou *penu*, sert aujourd'hui encore, aux îles Marquises, à préparer la nourriture traditionnelle à base de pâte de fruits d'arbre à pain (*popoi*, *ka'aku*, etc.) et parfois aussi à broyer racines, écorces ou feuilles pour la préparation de remèdes. Sur la partie sommitale, souvent sculptée, chaque archipel a imprimé son style.

- **Aux îles Marquises**, les têtes de pilons paraissent surtout phalliques. Sculptées et décorées, elles deviennent "*bi-frons*" avec deux faces de *tiki* opposées. Plus rarement, une seule figure horizontale orne la surface sommitale du pilon.

- **Aux îles de la Société**, si l'on met à part diverses formes plus ou moins rudimentaires, les pilons ont une tête formant un prisme triangulaire transversal disposé comme la barre d'un T.

- **Aux îles Australes**, les plus beaux pilons de pierre étaient fabriqués dans l'île de Rapa. Ils ont une forme très élégante et élancée avec un col allongé et étroit. La tête se termine par un disque. Les éléments à réduire étaient posés sur un plateau de pierre ou de bois, le plus souvent en forme de table, parfois avec pieds.

#### LES TATOUAGES, TAPA ET ORNEMENTS

✧ **L'art du tatouage**, en Polynésie française a atteint son plus grand développement **aux îles Marquises**. Les hommes, principalement les chefs et les guerriers, étaient couverts de tatouages de la tête aux pieds. Le visage souvent barré de bleu foncé, un guerrier portait sur la face interne de son bras des successions de motifs conventionnels ovales ; sur son corps, de larges plaques noircies alternaient avec des dessins variés souvent particuliers à l'art marquisien ; des motifs similaires étaient reproduits tout au long de chaque jambe. Les femmes étaient tatouées de façon plus modeste sur les lobes des oreilles, autour des lèvres, sur les bras, les mains, les jambes et les pieds.

✧ **Les étoffes en écorce battue** ou *tapa* ont servi, dans toute la Polynésie tropicale, de vêtements, de couvertures, d'ornements et d'objets d'échange ou de paiement. Les matières premières et les techniques étaient à peu près les mêmes dans tous les archipels, mais il existait des différences dans la qualité des étoffes et dans leurs décors.

- **Aux îles Marquises**, les *tapa* étaient unis, leurs couleurs variant du blanc à l'ocre et au brun-rouge suivant qu'ils étaient fabriqués avec de l'écorce de mûrier à papier, d'arbre à pain ou de banyan (*Ficus prolixa*). Il semble que seuls les objets en *tapa* à fonction religieuse étaient ornés de motifs figuratifs ou géométriques rappelant ceux des tatouages.

- **Aux îles de la Société**, les plus belles étoffes étaient blanchies au soleil, mais les chefs portaient aussi des vêtements bordés de rouge. De grandes pièces de *tapa* étaient imprégnées de teinture qui formait des zones colorées et les femmes y imprégnaient des motifs végétaux. Un très beau rouge était obtenu à partir des petites figures du *mati* (*Ficus tinctoria*) et des feuilles de *tou* (*Cordia subcordata*). Il semble que cette couleur était particulière à Tahiti et aux îles Sous-le-Vent. Les *tapa* fabriqués dans les autres archipels sont peu connus.

✧ **Les éventails** et **les chasse-mouches**, considérés comme similaires, car portant le même nom : *tahiri* (*tahi'i*), étaient réservés aux chefs et aux personnalités de rang important.

- Les premiers que nous connaissions ont été recueillis **aux îles Marquises** par le capitaine Cook au cours de son deuxième voyage en Polynésie. Ils avaient un manche en bois dur, uni, avec une extrémité proximale plano-convexe semblable à celle des casse-tête *u'u*. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les artisans marquisiens fabriquaient encore des éventails semblables. La grande vannerie finement tressée avait la même forme semi-elliptique, mais le manche était abondamment sculpté de motifs marquisiens alternant avec des *tiki* superposés.

- **Aux îles de la Société**, il ne semble pas que les éventails aient été très répandus.

- **Aux îles Australes**, les sculptures qui ornaient la poignée des chasse-mouches étaient très raffinées et comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art polynésien. Certaines de ces figures, opposées dos à dos, montrent un haut degré de stylisation. Parfois des pendeloques en nacre découpée venaient rehausser l'ensemble.

#### LES TIKI

La représentation d'un être humain plus ou moins stylisé est une constante dans l'art polynésien.

- **Aux îles Marquises**, le *tiki*, avec ses formes massives et puissantes, est omniprésent, depuis les grandes statues de pierre ou de bois, représentant des ancêtres divinisés, et les poteaux sculptés des maisons funéraires jusqu'aux objets les plus petits, comme les manches d'éventails, les ornements d'oreilles ou de chevelure. Il est toujours reconnaissable à ses grands yeux cerclés, son nez large, sa tête épaisse reposant directement sur ses épaules, ses mains aux doigts bien marqués placées de chaque côté de l'abdomen.

- **Aux îles de la Société**, les *ti'i* ont des formes plus variées. En pierre, ils sont souvent assez frustes avec des contours flous et un peu irréguliers. En bois, ils sont plus élaborés. Les bras sont pliés à angle droit ou remontent vers le menton, mais ils sont souvent séparés du corps. Les jambes, légèrement fléchies, sont aussi séparées.

- **Aux îles Australes**, on retrouve à Rurutu des formes qui rappellent celles des *ti'i* de Tahiti, comme le montre le célèbre dieu 'A'a dont le corps est couvert de nombreuses petites figurines en relief.

Les grandes sculptures féminines en pierre ou en bois de l'île de Raivavae sont à part. Elles ont des formes plus réalistes, avec une grande collerette qui va d'une épaule à l'autre, des seins et souvent un sexe bien visibles.

#### LES PIROGUES ET LES PAGAIES

✧ De tous les éléments de la culture matérielle, ce sont surtout **les pirogues** qui, par leur haut degré de perfection, ont attiré l'attention des découvreurs européens. Pour la pêche, pour leurs voyages inter-insulaires ou même pour se rendre d'une vallée à l'autre, les Polynésiens se déplaçaient en pirogue. Dans toute la Polynésie, la pirogue à balancier est encore très répandue, mais elle a beaucoup évolué depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et, surtout, elle s'est généralement réduite à un seul type par archipel alors qu'autrefois les formes différentes étaient beaucoup plus nombreuses. Les grandes pirogues de guerre ou de voyage étaient doubles : la coque la plus courte faisait fonction de balancier.

- **Aux îles Marquises**, où la mer est souvent mauvaise et où les lagons sont absents, la coque des pirogues était renforcée par des cloisons intérieures disposées à intervalles réguliers. Les plus belles pirogues de guerre étaient décorées de figures de proue sculptées en forme de *tiki* marquisien assis ou à plat. Des plumes blanches, du *tapa* et des ornements végétaux achevaient souvent le décor.

- **Aux îles de la Société**, les grandes pirogues de guerre et de voyage ont disparu dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles étaient les témoins, dans leur construction, de deux traditions fort anciennes. Dans le premier cas, la coque monoxyle était surmontée d'un ou deux bordés ligaturés à l'aide de tresses en fibres de coco passant dans des perforations aménagées tout au long des bords. La section transversale de la pirogue avait généralement la forme d'un U. Dans l'autre tradition, la coque était construite au-dessus d'une quille étroite, avec de nombreuses planches de dimensions diverses, et renforcée par des membrures insérées. La section transversale de la pirogue affectait généralement la forme d'un as de cœur. Sur les grandes pirogues doubles, les deux coques supportaient une plate-forme sur laquelle on pouvait mettre un abri. Les pirogues de voyage fonctionnaient avec une ou deux voiles. Les pirogues de guerre étaient manœuvrées par de nombreux pagayeurs. La proue et surtout la poupe étaient relevées et souvent ornées de sculptures anthropomorphes.

- **Aux îles Australes**, il semble que les pirogues ressemblaient à celles des îles Cook, mais nous ne les connaissons que par de rares descriptions. Elles avaient une poupe très relevée et sculptée. De nombreuses incrustations de nacre ou de coquillages ornaient les côtés.

- **Aux Tuamotu**, il existait de nombreux modèles de pirogues, qui variaient d'après leur usage, mais aussi suivant les aires culturelles de l'archipel. Les grands arbres étant rares sur les atolls, de nombreuses petites planches assemblées à partir d'une quille étroite formaient la coque. Généralement, les extrémités se terminaient en pointe. Sur les grandes pirogues de transport qui ont fonctionné jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un dispositif spécial permettait d'arrimer une énorme pagaie qui servait de gouvernail. À Mangareva, au XIX<sup>e</sup> siècle, on avait perdu tout souvenir des grandes pirogues doubles de voyage. Des radeaux permettaient de circuler entre les îles de l'archipel des Gambier. Ils étaient manœuvrés avec des perches, des pagaies ou même des voiles.

✧ **Des pagaies** simples étaient utilisées dans toute la Polynésie, mais chaque archipel avait sa forme particulière.

- **Aux îles Marquises**, les pagaies avaient une pelle assez allongée terminée par une sorte d'éperon. La poignée était parfois sculptée d'un motif marquisien, mais ce n'est que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que les sculpteurs ont commencé à fabriquer, pour la vente, des pagaies entièrement décorées.

- **Aux îles de la Société**, les pagaies, dont la pelle était presque triangulaire et assez courte, avaient parfois une poignée décorée de barrettes.

- **Aux îles Australes**, les pagaies avaient une forme arrondie avec une arête médiane sur la face externe de la pelle, l'autre face étant un peu concave. On ne sait pas si toutes les pagaies anciennes de l'île de Raivavae étaient sculptées, mais dans les années 1820, de grandes quantités de pagaies très décorées ont été données, échangées ou vendues. Elles sont actuellement très nombreuses dans les musées et reconnaissables à leur poignée circulaire ornée de plusieurs personnages à grosse tête triangulaire en relief.

- **Aux Tuamotu**, les pagaies ressemblaient à celles des îles Marquises, avec un éperon distal. À Mangareva, les artisans façonnaient de très belles pagaies d'une forme originale, assez large, un peu incurvée, avec une courte pointe à la base de la pelle. Parfois une main sculptée servait de poignée.

**A. LAVONDÈS**

### Orientation bibliographique

ANDIA Y VARELA (Don J.) -1839- Relacion del viaje hecho a la isla de Amat, y sus adyacentes. *In* Recueil de voyages et de mémoires de la Société de Géographie de Paris, 1839, t.4 : 69-132.

ELLIS (W.) -1829- À la recherche de la Polynésie d'autrefois. Publ. Soc. Océanistes,1972, 25, vol. I : 1-479, vol. II : 481-943.

FORSTER (G.) -1777- A voyage round the world in His Britannic Majesty's sloop, Resolution, commanded by captain James Cook, during the years 1772, 3, 4 and 5... B. White, J. Robson, P. Elmsly, and G. Robinson, London, 2 vol.

FORSTER (J.R.) -1778- *Observations faites pendant le second voyage de M. Cook, dans l'hémisphère austral, et autour du monde, sur la géographie, l'histoire naturelle, et la philosophie morale...* Hôtel de Thou, Paris, 510 p.

GARANGER (J.) -1972- Herminettes lithiques océaniennes - *J. Soc. Océanistes*, XXVIII (36) : 253-274.

GUIART (J.) -1963- *Océanie*. Gallimard, col. l'Univers des Formes, Paris, 460 p.

LAVONDÈS (sous la dir. de A.) -1986- La vie quotidienne de la Polynésie d'autrefois. Ch. Gleizal/Multipress, Encyclopédie de la Polynésie, Papeete, T.5, 144 p .

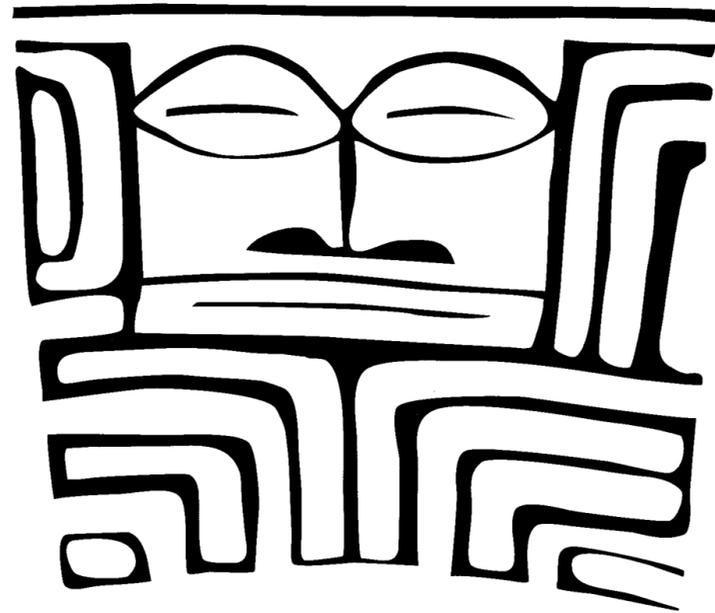
LINTON (R.) -1923- The Material Culture of the Marquesas Islands. Bernice P. Bishop Museum, Mem.,vol. VIII, n° 5 (réed. 1974).

OLIVER (D.L.) -1974- *Ancient Tahitian Society*. The University Press of Hawaii, Honolulu, 3 vol., 1 420 p.

WILSON (W.) -1799- *A missionary voyage to the Southern Ocean, performed in the years 1796, 1797, 1798, in the ship Duff, commanded by Captain James Wilson*. Chapman, London, 1966, 420 p.

**Planche 65**

# ATLAS



## DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE

ÉDITIONS DE L'ORSTOM

Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien du ministère des Départements et Territoires d'Outre-Mer  
et du Gouvernement de la Polynésie française*

Paris 1993

**ORSTOM**  
Éditions

© ORSTOM 1993  
ISBN 2-7099-1147-7

Editions de l'ORSTOM  
213 rue La Fayette  
75480 Paris cedex 10

Nous adressons nos remerciements à l'Institut Géographique National et au Service Hydrographique et Océanographique de la Marine  
pour leur collaboration et leur aide précieuses.